

# La longue marche de la maturité

Notes prises lors d'une conversation de Luigi Giussani à l'« École des cadres » de *Communion et Libération*, Milan, le 27 février 1972. Publiées dans *Traces* n° 85, mars 2008, p. 1-13

## 1. Que cherchons-nous ?

Aujourd'hui nous devons considérer la période de l'histoire du mouvement durant laquelle notre expérience a été le plus violemment ébranlée : 1968.

Il n'est peut-être pas inutile de nous rappeler que, dans la vie de ceux qu'Il appelle, Dieu ne permet pas qu'il arrive quelque chose si ce n'est pour favoriser la maturation de ceux qu'Il a appelés. Cela est valable avant tout pour la vie des individus, mais c'est également valable, et de manière plus profonde, pour la vie de son Église et donc par analogie pour la vie de chaque communauté dans un sens plus large, qu'elle s'appelle famille ou communauté ecclésiale. Dieu ne permet jamais qu'il arrive quelque chose si ce n'est pour notre maturité, pour notre maturation. Au contraire, la vérité de la foi se révèle justement dans la capacité de chacun de nous et de chaque réalité ecclésiale (famille, communauté paroissiale, Église en général) à valoriser, en tant que chemin de maturation, ce qui apparaît comme une objection, une persécution, ou généralement comme une difficulté. Quand il parle de la fin du monde (mais la fin du monde c'est chaque aspect de l'histoire), ce n'est pas pour rien que le Seigneur dit : « Quantité de faux prophètes se lèveront, et ils égarent bien des gens. À cause de l'ampleur du mal, la charité de la plupart des hommes se refroidira »<sup>1</sup>.

Nous pourrions dire que c'est le symptôme de la vérité, de l'authenticité de notre foi : si notre foi est vraiment au premier plan ou si c'est un autre genre de préoccupation ; si nous attendons vraiment tout de l'événement du Christ ou si nous en attendons ce que nous avons décidé d'en attendre, en le réduisant finalement au rôle de déclencheur et de soutien de nos projets ou de nos programmes.

La loi du développement spirituel, cette loi dynamique de la vie de notre foi que nous venons de mentionner, est vraiment extrêmement importante tant pour les individus que pour les collectivités. Il est toujours vrai que, pour celui qui veut et comprend Dieu, tout coopère au bien ; et il est toujours vrai que dans la difficulté se révèle le fait que je veux Dieu ou pas. C'est l'éternel dilemme qui est au bout de toute décision, de toute action, de toute expression humaine ; c'est l'alternative qui dénonce l'ambiguïté qui peut être à la racine de tout fléchissement de l'homme.

Le monde est d'une grande ambiguïté pour un esprit peu clair. L'esprit de l'homme est tenté par-dessus tout par l'ambiguïté. Ce n'est pas pour rien que le Christ parlait en paraboles : « afin qu'ils voient sans voir et entendent sans comprendre »<sup>2</sup>. Le monde entier est comme une grande parabole qui montre Dieu, comme une parabole démontre la valeur que l'on veut rappeler, et : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »<sup>3</sup>. Face à la parabole, perce la pensée secrète du cœur. Ce que l'homme aime se révèle face à l'interrogation, au problème, à la question, face à la difficulté. Cette loi structurelle de la créature, qui lie la créature à son créateur (l'existence même de Dieu n'est perçue, saisie, affirmée qu'à travers l'élimination de cette ambiguïté), est valable pour n'importe quel genre d'expérience authentiquement religieuse ; elle est donc aussi valable pour la vie chrétienne et pour la vie de l'Église : face à l'obstacle se révèle ce que tu veux. Si en vivant la communion, en faisant la communauté, en travaillant du matin au soir pour la communauté tu voulais le Christ, tu pensais au Christ ou tu pensais à toi-même, cela se voit au moment où pointe la difficulté, l'objection qui tend à te suggérer : « Laisse tomber » ou plutôt : « Qu'est-ce qu'ils m'ont raconté jusqu'à maintenant ? Ils m'ont trompé ! », ou encore : « Ils ne me comprennent pas, ils ne me reconnaissent pas à ma juste valeur ». Ce n'est que face à l'objection et à l'épreuve que l'on voit si l'attitude de notre esprit est de l'or ou de la paille<sup>4</sup>, pour utiliser la comparaison de saint Paul. Avant de commencer l'évocation des événements de 1968, je tenais à rappeler cette norme spirituelle, ce crible spirituel incomparable et précis. Du reste, c'est une autre imitation du Christ qui s'impose à nous car c'est à travers la mort, à travers son agonie et sa mort que l'on a vu que le Christ était vraiment le Fils du Père : « Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse »<sup>5</sup>, ou : « *Consummatum est* »<sup>6</sup>, j'ai obéi jusqu'au bout. Lorsque nous donnons tout notre temps, notre énergie, notre cœur, notre attention au mouvement dans ses différents aspects, ce que nous voulons, si nous voulons le Christ ou si nous nous cherchons nous-mêmes, ce que nous voulons émerge dans l'épreuve. J'insiste parce que, depuis les fonctions de secrétariat ou les tâches manuelles les plus simples jusqu'aux fonctions les plus hautes, c'est réellement ce point

<sup>1</sup> Cf. *Mt* 24, 11-12.

<sup>2</sup> *Lc* 8, 10.

<sup>3</sup> *Lc* 8, 8.

<sup>4</sup> *Mt* 3, 12 ; *Lc* 3, 17.

<sup>5</sup> *Lc* 22, 42.

<sup>6</sup> *Jn* 19, 30.

que nous devons toujours garder à l'esprit. Si nous l'oublions, premièrement nous n'arrivons pas à faire un tant soit peu preuve de contrition (la contrition ne peut avoir lieu qu'à ce niveau) et, deuxièmement, quand nous serons confrontés à la difficulté, c'est nous qui déciderons si cette difficulté suffit à nous faire sortir ou si elle ne suffit pas et alors nous restons encore dedans. Est-ce que vous comprenez ? Nous tenons dans notre main le critère ultime pour décider si ce que nous faisons est juste ou non !

Si ce que nous cherchons est le Christ ou bien notre amour propre, l'affirmation de soi sous une forme ou une autre, quel que soit le point de vue, cela émerge exactement au moment de l'épreuve et de la difficulté : quand on ne se voit plus ou quand ce que nous faisons n'a plus de goût. C'est à ce moment-là que la fascination mondaine, et par conséquent le mensonge, l'aspect diabolique sous son masque attirant, s'offre à nous et crée une alternative : « Il est mieux, il est plus juste de faire autre chose » et, comme le dit la chanson de Chieffo sur Judas<sup>7</sup>, nous avons l'impression d'avoir été trahis ; par ce pour quoi nous nous étions sacrifiés. Alors que nous ne nous étions pas sacrifiés pour cela, mais pour nous-mêmes, pour notre amour propre. Quoi qu'il en soit, cette remarque éclaire ce qui est arrivé de telle sorte que nous pouvons le lire avec exactitude.

## 2. Les facteurs de ce qui s'est passé

Ce que je mentionne maintenant n'est qu'un exemple, une proposition ; il s'agit d'une analyse qui pourrait être enrichie par vos contributions. En suivant la feuille qui vous est parvenue, je dirai avant tout quels sont les facteurs les plus impressionnants et les plus clairs qui nous sautent aux yeux après plusieurs années ; ils émergent du souvenir du phénomène passé surtout à la lumière du développement que ce dernier a connu. Je crois qu'il faut reprendre les facteurs mentionnés sur la feuille.

a) La naissance du phénomène de la contestation estudiantine nous a surtout frappés à cause de l'exigence fondamentale d'une plus grande authenticité dans la vie publique. J'insiste et je souligne : dans la vie publique, dans la vie sociale. Cette prétention ne pouvait être formulée que dans la mesure où ce qui poussait à une telle accusation et à une telle exigence était une instabilité. L'instabilité humaine est toujours suscitée par un besoin d'authenticité ; car le malaise et le déséquilibre naissent toujours d'un mensonge qui fait en quelque sorte son nid dans l'attitude vécue. Cette urgence d'authenticité dans la vie sociale, dans les formes de la vie sociale, ne pouvait être dictée que par une instabilité qui impliquait également une recherche d'authenticité pour la personne, d'authenticité personnelle.

Il ne faut pas oublier cet engagement à une transformation globale de la société (pour que le visage de la société devienne plus authentique, plus humain) : nous devons continuer à le garder présent à l'esprit comme le défi que Dieu lance à notre inertie et à notre paresse, précisément à travers le monde. Dans l'histoire de l'Église, il en a toujours été ainsi : l'engagement mondain (même si c'est partiellement et par la rébellion, il souligne pourtant une urgence ou un aspect de la vie) provoque une prise de conscience, la crise et la reprise de conscience au sein du peuple chrétien authentique. Dieu se sert de tout ce qui arrive. Souvenez-vous de la promesse : tout ce qui arrive, Dieu le permet pour la maturation de ceux qu'il a choisis. Nous pouvons trouver cette authenticité, sur notre chemin, au bord de la route, chez ceux qui n'ont pas bénéficié de la même grâce que nous. C'est ainsi que Dieu nous punit, il punit notre amour propre. Mais, dit encore l'Écriture, Dieu châtie ceux qu'il aime pour les purifier : « Tous ceux que j'aime, je les semonce et je les corrige »<sup>8</sup>.

b) Deuxième facteur clair et exemplaire dans le souvenir de ce qui est arrivé. Pour obtenir cette transformation de la société ou pour affirmer l'authenticité à la place de l'équivoque, du mensonge, du masque avec lequel on vivait, fondamentalement et globalement, la proposition s'imposait comme une nécessaire destruction du passé, une inimitié, une hostilité, une négation du passé ou au moins, mais c'est la même chose, un oubli et un désintéret du passé. L'oubli du passé est toujours une hostilité à l'égard du passé, car le passé en tant que tel fait pression, il s'impose : il serait égal à zéro s'il ne s'imposait pas au présent. Pour celui qui vit dans le présent, le passé n'existe que dans la mesure où il se présente, il pousse la porte, car c'est du passé que nous naissons (c'est pourquoi l'oubli de sa mère est potentiellement une hostilité à l'égard de sa mère).

Il est clair que cela n'enlève rien à la nécessité de nouvelles formulations ; pour nous, à la lumière de leurs développements ultérieurs, le facteur déterminant de la tournure prise par les événements, c'est surtout la négation du passé, l'hostilité à l'égard du passé. La destruction, la révolution en tant que destruction, le concept mondain de révolution coïncide avec une guerre contre le passé.

Il y a une ingénuité fondamentale à la racine d'un tel comportement, d'une telle attitude : c'est la naïveté fondamentale d'Adam qui croyait qu'en mangeant le fruit interdit il pourrait épuiser la connaissance du bien et du mal. En fait c'est la naïveté du moi « mesure de toutes choses », la naïveté de celui qui dit : « Maintenant c'est

<sup>7</sup> Claudio Chieffo, *Il monologo di Giuda*, in *Canti*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milano, 2002, p. 205.

<sup>8</sup> Ap 3, 19.

moi qui vais tout arranger ». C'est la naïveté de l'amour propre. Techniquement, c'est une naïveté. D'un point de vue moral, c'est un délit, le mensonge, le diable, pour rappeler encore la première page de la Bible. Quelle mélancolie ! Quelle mélancolie nous avons tout de suite éprouvée et comme elle s'est aggravée au cours des années. Quelle mélancolie face à cette volonté de changement de la société. Parmi ceux qui ne partagèrent pas immédiatement la question, nombre d'entre nous l'ont éprouvée. Face à la perspective de changement de la société, une question se fixa dans notre esprit parce que nous étions surpris par une pression et par une volonté de changement à l'intérieur d'un genre d'expérience ignorant ces problèmes, se situant à un niveau antérieur par rapport à ces problèmes, un genre d'expérience essentiel mais encore maladroit, ignorant, face à l'urgence de l'événement culturel (c'est à travers les rencontres et les affrontements que la graine exprime tout son potentiel). De toute manière c'était une question timide, pleine de curiosité et de réserve de telle sorte que l'on faisait toutes les distinctions avec précaution (*quoi*, quant à l'effort pour changer, *qui* avait quelque chose à dire ?). C'était quand même une grande question, une vaste nébuleuse fondamentalement respectueuse de l'événement. Mais la mélancolie nous a immédiatement envahis quand, face à l'urgence d'une authenticité, nous avons vu le genre de rapports que l'on prônait et qui étaient évidents, par exemple entre garçons et filles, car ce point est certainement (pour les ethnologues aussi, me semble-t-il) un des points typiques pour évaluer la moralité d'une population ou d'une époque. En fait, c'est un des points les plus symptomatiques dans la visualisation de la stature morale, de la dignité ou de la maturité morale d'une personne ou d'une situation. Je parle bien sûr du jugement, de la conception. Comme conception, l'authenticité recherchée avait engendré le libertinage, le concept d'« amour libre » qui n'a rien à envier aux moments les plus bas et les plus corrompus de la société bourgeoise, et de toute façon fruit de l'hostilité à l'égard du passé, de la réaction contre le passé, du « moi d'abord » ; par conséquent, ce que j'éprouve, ce que je ressens, c'est l'originalité, la pureté originelle, l'âge d'or de l'humanité !

### 3. L'égarément

À nos yeux, c'étaient là les deux facteurs les plus impressionnants qui émergent des événements de 68. Comment le mouvement, dans sa forme dominante de l'époque, *GS* et *GL* (*Gioventù Studentesca* = jeunesse estudiantine, et *Gioventù Lavoratrice* = jeunes travailleurs : noms des groupes de jeunes réunis plus tard sous l'appellation Communion et Libération, *ndt*), a-t-il accusé le coup ?

Par l'égarément (je l'ai déjà dit), l'égarément typique de celui qui, parcourant son chemin et vivant une expérience fondamentale, est surpris par les événements qui sollicitent un infléchissement, une traduction, une interprétation et une décision d'un niveau auquel sa propre expérience n'est pas encore arrivée, où sa propre trajectoire, son itinéraire personnel n'est pas encore arrivé. Comme si une ville assiégée se préparait à la guerre, à la défense, etc. et que l'ennemi arrivait trois jours plus tôt que prévu. Il est impossible que, dans de telles circonstances, la ville ne cède pas à la panique (sauf là où les idées sont très claires et mûres, sauf chez les bons généraux). Ce fut l'égarément : c'est un terme qui décrit de façon bienveillante ce qui est arrivé ; un égarément général. Cet égarément toucha vraiment tout le monde. J'insiste sur ce mot qui met une sourdine bienveillante, qui donne une explication bienveillante de ce qui s'est passé.

D'une part, cet égarément a été surmonté énergiquement. Comment ? En se laissant prendre et enthousiasmer par l'aspect juste de l'affaire. D'autre part l'égarément persiste. Qu'est-ce qui contribue à augmenter cet égarément ? C'est la perception de la modalité, de la tournure, de la méthode erronée par laquelle l'événement s'impose dans sa prétention de changer les choses. Que signifie une méthode erronée ? Il est peut-être trop tôt pour le dire, disons donc une méthode non conforme à ce pour quoi nous avons été éduqués ; une méthode, une tournure des choses non conforme à sa propre histoire.

Dans le premier cas, l'égarément fut surmonté d'un coup par une énergie et une volonté d'intervention, d'action, d'« incarnation » (nous utilisons ici le terme chrétien dans un sens sacrilège, car pour un chrétien il est sacrilège d'user du monde autrement que selon le mystère du Christ). L'égarément fut surmonté d'un coup comme une volonté d'intervention, sollicitée par la positivité immanente du phénomène, par la volonté proclamée d'authenticité, par l'accusation d'inauthenticité, etc.

On ne peut pourtant pas se détacher d'un coup d'une histoire à laquelle on avait adhéré de tout cœur, librement (quoi qu'on en dise) et avec enthousiasme. On ne peut pas s'en détacher d'un seul coup. Par conséquent, le passage d'une matrice à une autre matrice s'est fait, pour ne pas subir l'humiliation et le choc d'une sensation de trahison des valeurs reconnues, en minimisant et en rendant le plus abstrait possible le discours et le genre d'expérience à laquelle on participait auparavant ; la feuille qui vous a été distribuée dit : « En minimisant la portée historico-culturelle du fait chrétien ». On a réduit et rendu vaine la dimension historique du fait chrétien. Le passage du service d'un certain type de discours au service d'un autre type de discours essaya de « retenir » le premier pour ne pas subir le choc d'une sensation de trahison des valeurs ; on essaya d'interpréter le premier en minimisant sa portée historique, en le rendant le plus vain possible du point de vue de l'incidence historique, en le détournant vers une interprétation purement eschatologique, et par conséquent abstraite, du monde et de la vie.

Peut-être que le terme minimisation est le plus juste : une minimisation de la présence qui s'impose, une réduction du poids actuel du fait chrétien. C'est la tentative de ramener le fait chrétien à la liturgie, au sacrement qui est certainement le cœur, la racine de toute la vie de la communauté chrétienne (c'est la mort et la résurrection du Christ, c'est l'anticipation de sa deuxième venue : et nous reconnaissons le surnaturel comme la racine de notre vie !). Justement parce que les sacrements constituent la source de la vie chrétienne, la source du monde nouveau, la source de la vie nouvelle, pour cela ce sont les gestes humainement, socialement, historiquement parlant les plus étrangers à la perception des choses habituelles, au visage de l'engagement habituel. Les sacrements ont donc été conçus et vécus selon leur essence de rappel eschatologique, de préparation eschatologique ; mais cette préparation et ce rappel ont été complètement vidés de leur contenu présent.

Cette minimisation de la manière de concevoir le fait chrétien comporte inévitablement un dualisme ultime en tant que présence dans le monde, un dualisme où l'un des facteurs (le facteur explicatif et en définitive salvifique) est affirmé dans un surnaturel qui domine le présent, mais sans incidence sur le présent, sans qu'il puisse donner un jugement sur le présent de l'histoire, sans qu'il puisse inspirer un changement du présent historique, sans aider le présent autrement que dans un sens purement moraliste d'incitation à l'action : « Tu dois t'engager ». Il reste une vague inspiration à l'action, un rappel moralisant dans le sens le plus vague du terme : « Tu dois t'engager dans le monde » et, ceci étant dit, je t'abandonne. De l'autre côté il y a la consistance et le poids des urgences du monde que tu affrontes avec ton instinct, ton sang, ta manière de voir, ta manière de ressentir, avec ton analyse, ta théorie et la violence de ta pratique.

#### 4. La réduction du fait chrétien

Quelles ont été les conséquences essentielles de l'attitude assumée par cette grande partie du mouvement à l'époque que nous sommes en train de commenter ?

a) Premièrement, comme le dit la feuille : « Une conception utilitariste de l'engagement chrétien avec une accentuation du moralisme ». Plus qu'une accentuation : un engagement entièrement réduit au moralisme ! Pour quoi devait-on encore rester chrétien ? Parce que le christianisme te pousse à l'action, à l'engagement et c'est tout ! Comme un père et une mère qui te disent : « Courage, c'est ça que tu dois faire ! » ; et cette chose tu dois la faire tout seul, comme s'ils n'existaient pas (alors que : « Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde »<sup>9</sup>, dit Jésus). C'est un concept d'incarnation où le chrétien est vraiment coupé en deux. Du point de vue historique, contingent, le chrétien a encore le droit de demeurer dans le monde seulement s'il se jette dans l'action pour le monde : c'est le christianisme éthique, c'est-à-dire l'éthique chrétienne, le comportement chrétien, ce que signifie être chrétien dans le monde identifié avec l'engagement pour le monde. C'est pourquoi être chrétien dans le monde signifie alors s'intéresser aux marginaux, aux pauvres, aux inégalités salariales, à l'injustice dans le monde du travail : c'est cela être chrétien, le christianisme ramené à un moralisme qui vise à l'efficacité.

Je me souviens de cet étudiant, ex-responsable de *Gioventù Studentesca*, qui me dit devant l'université (on se voyait souvent à l'université et je le charriais gentiment ; on échangeait des boutades, sérieuses, mais en riant ; cette fois-là il ne riait pas) : « Écoute, je me demande pourquoi je devrais encore rester chrétien ». Je lui réponds : « Dans le fond, si être chrétien signifie faire ce que tu fais ! Ce sont les autres qui t'ont appris à agir ainsi ; mais eux ils sont plus forts que nous et par conséquent je me demande pourquoi tu ne devrais pas simplement t'identifier à eux ». Aujourd'hui, il nous semble clair qu'être chrétien ce n'est pas faire des sit-in devant l'université (que l'engagement chrétien puisse suggérer cela aussi c'est un autre problème, mais le christianisme ce n'est pas cela !). Mais à l'époque, dans le désarroi de cette époque, ce n'était pas évident.

C'était donc surtout une conception d'efficacité qui prévalait. Avec le temps qui passe, chez ceux qui ont parcouru cette voie, s'ils sont restés chrétiens, on perçoit un dualisme ancré dans leur nature, une division. Ils militent peut-être avec la démocratie chrétienne de gauche, mais le fait chrétien n'a absolument rien à voir avec ce qu'ils font : ils rejoignent ainsi la démocratie chrétienne de l'après-guerre, s'identifiant avec le même système mental, avec la même attitude spirituelle.

b) Deuxième conséquence (et c'est la plus grave) : l'incapacité à amener le discours au niveau culturel, à porter son expérience chrétienne jusqu'au niveau où elle devient jugement systématique et critique et par conséquent suggestion de modalité d'action. L'expérience chrétienne est bloquée dans sa possibilité d'influer sur le monde, car une expérience ne marque le monde que si elle arrive à une expression culturelle (ce qui ne signifie pas que c'est seulement si elle parvient à l'université : cela n'a rien à voir !). Expression culturelle signifie jugement, capacité de jugement systématique et critique du monde, de la mondanité, des circonstances historiques et par conséquent suggestion d'une modalité de programme et d'action.

Une expérience qui n'arrive pas à ce stade n'a pas de visage, n'existe pas dans l'histoire ; elle n'a pas de visage et ne peut donc pas survivre longtemps dans des époques « préhistoriques », mais dans la mesure où la société, la vie humaine devient toujours plus dense dans ses rapports, elle s'appuie sur cette expérience et celle-

<sup>9</sup> Mt 28, 20.

ci disparaît car elle est aliénée par les pressions de l'environnement. C'est exactement le sort qu'ont subi beaucoup de tentatives de nos familles (je ne les énumère plus) : ces tentatives de regroupement ne sont pas devenues des « établissements ». Elles commencent par devenir une tentative d'expérience, elles s'établissent seulement dans la mesure où elles répondent à une expression culturelle, à un jugement critique et systématique et donc à un programme suggéré et à une modalité d'action. Cela ne peut pas advenir si un petit groupe veut agir tout seul comme ces groupuscules ont toujours essayé de faire. Si un petit groupe était vraiment capable d'agir tout seul, il engendrerait un réseau de rapports avec tout le mouvement (c'est ce que nous désirons) et il influencerait de manière positive l'évolution du mouvement.

La deuxième conséquence est donc une incapacité à amener le discours au niveau culturel et, comme corollaire, une incapacité à juger de façon unitaire la situation. Seule l'expression culturelle issue d'une expérience unitaire peut nous rendre capables d'un jugement unitaire de la situation. Comme dans la fable d'Ésope du renard et des raisins verts, on en est arrivé à considérer (je parle de *GS* et *GL* à cette époque-là) comme normale la disparité des attitudes dans les situations sauf du point de vue de l'organisation où, ayant le pouvoir en main, on impose une certaine orientation. On a donc théoriquement exalté la division, la multiplication infinie des jugements et des attitudes : « Soyons libres, l'un peut être de droite et l'autre de gauche », mais si quelqu'un faisait mine de ne pas être d'extrême gauche, on le mettait hors jeu, quand on ne le lynchait pas (ce n'était pas encore le moment) ; si ce n'est physiquement, du moins moralement.

Il y a donc eu une division face au monde et à l'urgence des circonstances, des besoins concrets, une division terrible qui, une fois de plus, efface la capacité de témoigner le fait chrétien au monde. En fait, le témoignage du fait chrétien réside dans la présence au besoin du monde : dans la présence du fait chrétien au besoin du monde, non pas dans la présence des chrétiens aux manifestations de « bandiera rossa » (drapeau rouge, c'est-à-dire du parti communiste, *ndt*).

c) Troisième conséquence : la sous-estimation théorique et la dévaluation pratique de l'expérience qui fait autorité, de l'autorité. Il n'y a pas de pensée ni d'action systématique sans devenir disciples d'un maître. Il y a deux possibilités : soit tu reconnais une autorité qui t'est donnée, offerte, soit tu la choisis toi-même. Soit l'autorité est une grâce dans ton histoire, une grâce de Dieu dans ton histoire, soit tu choisis toi-même l'autorité que tu veux reconnaître. Les noms des chefs de cette époque (et au moins quelques-uns d'aujourd'hui) étaient utilisés de la même manière qu'autrefois on utilisait le nom de tel ou tel prêtre pour justifier ce que l'on faisait. Je le répète, dans la fonction d'autorité créée par le Christ, le fait chrétien possède un lieu géométrique où le Mystère est sauvé ; c'est le lieu où la reconnaissance et le respect du Mystère sont documentés, garantis, témoignés. Je crois qu'il y a peu de personnes qui sont obligées, comme nous, de répéter ces choses avec tant de douleur que c'est presque de la rage. Dommage que nous n'ayons encore personne qui sache exprimer cela de manière littéraire ! Je ne sais pas si c'est le dernier aspect de la paresse, de la négligence ou de l'instinctivité avec laquelle nous agissons et qui nous empêche d'identifier une hiérarchie plus adéquate dans les engagements que nous devrions prendre en fonction de notre charisme.

Dans l'égaré général, la première attitude qui a dominé concrètement, historiquement, *GS* et *GL* (*GL* presque à cent pour cent ; *GS* pour une petite majorité, mais la physionomie de *GS* a été dominée par cela à cause de la manière de diriger) a été de sortir de l'impasse en se jetant tête baissée à la suite du monde. Notre propre histoire, le contenu de nos valeurs ont été minimisés, interprétés le plus possible selon une version abstraite par rapport à la vie ; comme frappés d'exclusion, interdits d'une possible incidence sur les circonstances historiques et donc d'une vraie incarnation. On a enlevé au fait chrétien sa dimension historique (c'est la meilleure expression, je continue à le répéter). Pour ceux qui sont restés, qui voulaient rester dans le milieu chrétien, il en est résulté un dualisme : dualisme entre un ciel là-haut et une terre qui s'en va de son côté, vers son destin. Du point de vue de l'histoire de l'Église, il s'agit de l'attitude protestante (au sens strict). La théologie sécularisée, qui engage de manière tellement acharnée la frange la plus jeune et la plus vivante du clergé catholique, et par conséquent les jeunes qui gravitent autour, ne peut être interprétée en dernière analyse (non pas comme intention ni selon un jugement de mise en œuvre cohérente, mais d'un point de vue culturel), ne peut être vue et jugée, à mon avis, que selon la catégorie d'un protestantisme authentique, pur, orthodoxe, barthien dirions-nous aujourd'hui.

## 5. L'abandon du discours

Il faut donc retenir trois conséquences importantes ; ce n'est pas tant par amour pour l'analyse historique qu'il est important de les retenir, mais parce que cette dialectique sera toujours présente ; ce choc, cette épreuve (épreuve et tentation) seront toujours présents. La première conséquence est une conception utilitariste de l'engagement chrétien, moralisante : face au besoin du monde, on en fait l'analyse, on élabore la théorie pour y répondre et on répond selon cette théorie. Tout se joue à mesure humaine, le Christ n'entre pas en ligne de compte ; il est placé à un niveau au-delà du temps et de l'espace ; il est une inspiration morale « transcendantale »,

située au-delà du temps et de l'espace. La deuxième conséquence est l'incapacité à porter le discours au niveau culturel, car la culture à laquelle on s'abandonne est modelée sur l'analyse ou la théorie marxiste, de toute manière l'analyse et la théorie du monde. La culture à laquelle on s'abandonne est façonnée par l'expérience du monde, non pas l'expérience chrétienne, et donc par la théorisation, l'exaltation, l'idéalisation de la différence des opinions et des approches, exactement comme la trajectoire du mouvement étudiant, tant et si bien que pratiquement, d'un point de vue organisationnel, une directive unique et déterminée est imposée. La troisième conséquence est une sous-estimation théorique et pratique de l'autorité, parce que l'autorité est le garant de l'authenticité de l'expérience chrétienne.

Des documents mis à ma disposition on pourrait tirer de nombreux témoignages à cet égard : concernant aussi bien l'élan plein de désir d'une véritable authenticité que le passage qui a trahi sa propre histoire. Lisons quelques passages tirés d'un journal rédigé à l'époque par *Gioventù Studentesca*.

« Nous aussi, nous avons commencé l'année scolaire préoccupés de lancer les initiatives du premier trimestre, en nous éloignant, de fait, de la situation réelle de l'école, même si on balbutiait timidement qu'il fallait davantage s'engager dans son milieu. Mais tout ceci visait encore exclusivement nos initiatives, nos propositions ». Il suffirait d'analyser ce passage pour approfondir le problème de l'époque. Il est clair que pour percevoir un tel malaise il fallait être énergique, vivant, pas une sainte nitouche. Mais avant tout, notez à quel point on avait déjà abandonné le discours du mouvement, le discours de l'histoire de *GS* ! On avait complètement abandonné *Notes d'une méthode chrétienne*<sup>10</sup>. L'introduction de *Notes d'une méthode chrétienne*, clé de voûte de notre position, n'existait plus, n'était plus considérée.

« Nous aussi, nous avons commencé l'année scolaire préoccupés de lancer les initiatives du premier trimestre ». De fait, chez des personnes très importantes et marquantes de l'époque, les textes de référence n'étaient plus *Notes d'une méthode chrétienne* ni *Traces d'expérience chrétienne*<sup>11</sup> (à part quelques passages du petit livre vert<sup>12</sup> traitant de la décision, de la globalité de la décision), mais les écrits de Gonzalez-Ruiz, *Le christianisme n'est pas un humanisme*<sup>13</sup>, etc. Au fond (c'est une autre version de ce que j'ai dit en introduction), dans l'épreuve émerge ce que nous avons déjà choisi : si face à une question, à une problématique, nous « dévions », c'est que nous avons déjà choisi autre chose.

La situation de *Gioventù Studentesca* a pu favoriser un fléchissement (comme elle l'a fait) exactement parce que le discours avait été abandonné. Il se peut qu'à l'époque les cadres responsables ne s'en soient même pas aperçus ; quoi qu'il en soit, ce n'était plus l'instrument culturel dont on s'inspirait ou qu'on utilisait. De fait, déjà avant les occupations de 68, le souci notable de l'efficacité suscitait un malaise chez celui qui observait les choses avec une certaine objectivité et avec une certaine conscience du discours que l'on avait toujours tenu. Il existait déjà un phénomène d'expression culturelle, tentative de recherche anthologique de ce que disaient les autres et non pas approfondissement des choses, attachement aux choses, conséquences d'une inspiration découlant de notre expérience personnelle. C'était comme une ville prise d'assaut et prise parce que ses murailles n'étaient pas surveillées ; on avait enlevé les sentinelles, on avait enlevé la surveillance des murailles de la ville ; on avait levé la vigilance du discours.

Cela aussi on ne peut le comprendre que si l'on s'identifie au « pourquoi » de cette situation ; en dernière analyse, le « pourquoi » c'est la difficulté de mûrir pour le discours chrétien, pour l'expérience chrétienne. Si nous oublions ceci, nous risquons fort d'échouer aujourd'hui, en plus de nous scandaliser et de méjuger nos anciens amis. L'impatience n'est pas le dernier piège, mais le premier. Pensez-y, l'expérience chrétienne changera le monde ; mais pour changer le monde il y faut toute la trajectoire de l'histoire. C'est une analogie impressionnante : l'expérience chrétienne changera ma vie, mais il faut toute la trajectoire de mon existence ; elle changera nos groupes, nos communautés, mais il faut toute la trajectoire de l'existence de ces groupes. Toute la trajectoire est nécessaire !

En somme, l'expérience chrétienne n'assouvit pas la fébrile envie d'efficacité, de possession immédiate de l'homme car c'est la tentation des pharisiens qui dirent au Christ : Fais le miracle que nous te demandons, envoie-nous la foudre du ciel. Envoie le feu du ciel et alors nous te croirons<sup>14</sup>, Ils décidaient eux-mêmes comment devait être le miracle : si le Christ accédait à leur mesure, alors ils croiraient. Voilà réellement le *pathos* qui sous-tend le drame d'alors et l'incertitude, la mélancolie, la fatigue et les doutes d'aujourd'hui.

C'est à ce stade que l'on comprend, que l'on se rend compte de ce que signifie la foi (croire, croire en Lui), accorder du crédit au fait chrétien. Parce qu'à certains moments c'est comme mourir à soi-même, mieux, c'est vraiment mourir à soi-même. Le passage de ce journal continue ainsi : « En premier lieu, nous nous sommes

<sup>10</sup> Cf. Luigi Giussani, « Appunti di metodo cristiano », in *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milano, 2006, pp.129-133.

<sup>11</sup> Cf. Luigi Giussani, « Tracce d'esperienza cristiana », *ibidem*, pp. 83-125.

<sup>12</sup> Cf. Luigi Giussani, « Gioventù Studentesca: riflessioni sopra un'esperienza », *ibidem*, pp. 21-80.

<sup>13</sup> J.M. Gonzalez-Ruiz, *Il cristianesimo non è un umanesimo...: appunti per una teologia del mondo*, Cittadella, Assisi, 1968.

<sup>14</sup> Cf. *Mc* 8, 11.

rendu compte que nous ne savions presque rien et que nous n'avions rien à dire ». Est-ce que vous saisissez l'équivoque de cette phrase ? C'est comme celui qui disait juste avant : « Mais tout ceci visait encore exclusivement nos initiatives, nos propositions ». Ils ont assumé l'accusation que l'on nous adresse aujourd'hui : que nous voulons affirmer « notre chose ». Nous voulons certainement affirmer le fait du Christ, nous voulons affirmer l'Église justement parce qu'elle est le salut du monde !

« Nous n'avions rien à dire » : puisque l'histoire passée, l'engagement avec le christianisme, avec la communauté chrétienne ne nous rend pas capables d'aller contre les professeurs avec ruse comme les marxistes, ils disaient : « Tu vois ? Ils nous ont trahis ». Dans la chanson Judas dit : « Ce n'était pas pour les trente deniers, mais pour l'espérance qu'il avait suscitée en moi ce jour-là »<sup>15</sup>. Mais c'était une espérance à sa mesure ! « Nous avons donc pris contact avec des personnes et des groupes qui avaient déjà fait une expérience de contestation à l'école pour éclairer les éléments du problème par leur témoignage et leur travail ». C'est tout. La réduction est déjà totalement en acte. La réduction a déjà été totalement opérée comme on le voit aussi dans un éditorial (du *Michelaccio* de l'époque) qui révèle que la seule préoccupation c'était la démocratie. On tendait lentement à tout équilibrer dans le concept de démocratie, mais le problème c'est ce que nous avons décrit plus haut. Quelle différence y a-t-il entre un christianisme qui s'identifie à l'action sociale, comme dans les groupes de contestation catho-marxiste d'aujourd'hui, et (méthodologiquement) ces phrases, cette attitude ? Notez s'il vous plaît que c'était la partie la plus vivante de nos assemblées, de nos groupes (plus vivant en terme d'énergie humaine) qui subissait le plus cette tentation. Je lis une dernière phrase : « La question la plus importante de toutes c'est notre insertion dans la société ». Il y a une ambiguïté qui domine toutes ces phrases ; c'est le choix qui a déjà été fait, qui les sous-tend, qui est en contradiction avec tout notre discours.

## 6. La fidélité à sa propre histoire

Troisième élément de notre diagnostic. Dans l'égarement général, une grande partie de *Gioventù Studentesca*, pardon, une certaine partie de *GS*, nos premiers universitaires et nos premiers adultes (presque tous) sont restés comme pétrifiés, arrêtés, intimidés et plongés dans la confusion par cette situation. Pour nombre d'entre eux, une chose était claire d'emblée : la fidélité à sa propre histoire devait être plus forte et plus déterminante que le bruit des urgences justes et que l'importance des résultats pratiques des autres. Pour ceux qui se sont (excusez le terme) « sauvés », voici indubitablement le catalyseur de leur attitude fondamentale : la fidélité à leur propre histoire.

La fidélité à son histoire comportait deux facteurs importants du point de vue de la réflexion et de la conscience.

a) Sur la feuille, on a désigné le premier facteur par le mot « Mystère ». La fidélité à sa propre histoire ne résulte ni d'un « fidéisme » ni d'un « fidélisme » ; il s'agissait d'une fidélité à sa propre histoire dans la mesure où celle-ci avait amené à la conscience personnelle l'aspect décisif de la dimension religieuse dans l'existence et l'histoire de l'homme. La dimension religieuse dans la vie et l'histoire de l'homme signifie la conscience de l'incidence du Mystère sur les circonstances de ma vie. Le Mystère qui s'inscrit dans la réalité que je vis s'appelle Jésus Christ dans sa continuité historique : « Église ». Cela fut clair d'emblée.

b) Le deuxième facteur de cette fidélité à l'histoire était constitué par la sincérité et la cohérence dans l'estime et la confiance, et par conséquent dans l'appui personnel, envers l'autorité ; la redécouverte, la découverte carrément de l'extrême importance qu'avait eue la fonction de l'autorité dans l'histoire vécue. Du reste, c'est à travers la fonction de l'autorité que le respect et l'utilisation du terme Mystère sont garantis.

Ceux qui se sont sauvés l'ont été par fidélité à leur propre histoire, dans la mesure de l'évidence de l'importance de la dimension religieuse qui s'inscrit dans les circonstances concrètes, et donc de la présence du Mystère comme facteur s'inscrivant dans les circonstances de l'humain ; deuxièmement, ils se sont sauvés grâce à une redécouverte loyale et claire du crédit à accorder à l'autorité, de la fonction historique de l'autorité.

Pendant longtemps, cette position est restée comme bloquée à l'intérieur de limites d'immatunité faute d'avoir, dans l'évolution de notre expérience, fait cette découverte qui a marqué les deux dernières années et qui est née de la proclamation de la dialectique « croix-résurrection » au Centre Péguy. Mais le moment précis à partir duquel s'est déclenché le facteur mobilisateur, brisant les limites de l'immatunité, c'est, depuis deux ans, le rappel à l'« autoconscience ». En 68, ce n'était pas encore le moment, et il y avait donc une rigidité à l'intérieur des limites d'immatunité qui favorisaient une fidélité mécanique et formelle. On a donc fait perdurer longtemps, particulièrement au niveau éducatif, un conformisme, un schématisme et une certaine aridité aux conséquences desquelles nous pouvons, seulement maintenant, en 1972, commencer à remédier, dans la mesure où nous dépassons vraiment notre immatunité.

C'était justement cette absence d'autoconscience, de la conscience de ce qui m'est arrivé avec le Christ (dont je ne démordrai pas, même si le monde entier, clergé compris, était différent, parce qu'il s'agit de moi-même, c'est un fait qui définit ma chair, mes os, mon esprit, tout mon être : c'est la créature nouvelle), c'est l'absence

<sup>15</sup> Cf. supra, note 7.

de cette conscience qui nous a fait rester à l'université et dans les écoles avec ce complexe d'infériorité qui a convaincu nombre de personnes de s'en aller et qui s'est planté dans la chair de ceux qui sont restés fidèles à notre histoire raidissant leurs mouvements, raidissant leur manière de parler, en faisant de l'offrande d'eux-mêmes un acte schématique, mécanique, en somme stérile.

Ces annotations restent pourtant sommaires parce que tous n'étaient pas comme cela. Écoutez par exemple ce texte rédigé par nos universitaires de l'époque : quelle clarté même si ce n'était pas encore le climat général de nos communautés : « Le point de départ c'est que la solidarité et les groupes qui existent déjà au niveau universitaire doivent cesser d'être des groupes qui se justifient par leurs actions ou leurs discours, mais qu'ils deviennent un lieu de conversion pour chacun, un lieu d'expérience de la communion comme conscience personnelle ». Ou bien : « Avant tout, notre manière de connaître c'est la vie nouvelle qui nous a été donnée. Nous n'opposons pas une théorie qui nous semble plus complète, plus humaine, à celle du Mouvement étudiantin : nous opposons une vie différente qui nous enseigne une autre manière de connaître (ce qui est déjà parfait !) et c'est la base de notre connaissance. Plus généralement, dire que notre expérience quotidienne c'est la vie de communion signifie rappeler qu'il y a, dans le monde, un lieu qui n'existe que par la puissance de Dieu. Le fait que nous constituons, lequel ne peut pas être réduit à l'interprétation d'une théorie historique, est en même temps visible, on peut le toucher à tel point que nous en sommes les premiers surpris ». On peut bien sûr le toucher à l'Église, dans les sacrements (l'Eucharistie, par exemple), mais il faut comprendre que toute la tension du fait d'être chrétien c'est de rendre ce fait visible, perceptible à l'université ou au travail.

Et encore : « La question que notre présence à l'université pose à des catégories telles que « la contestation globale », « la révolution », « la lutte contre l'impérialisme », « la lutte des classes » est plus radicale et originale : il s'agit de témoigner une dimension de la foi et une conscience de la communion vivante qui empêche le contexte politique dans lequel agit le Mouvement étudiantin de généraliser et d'exclure toute autre vision du monde. L'aliénation sociale n'est pas en mesure d'entamer la gratuité d'un don qui donne à l'homme la possibilité de renaître d'en haut ». Ces phrases sont très claires, elles expriment une conscience d'emblée très claire de l'aspect positif d'incidence, d'alternative à la mentalité et à la théorie du monde, même si (chacun peut le remarquer) c'est encore une aube lointaine, à peine évoquée dans quelques phrases. On n'y est pas encore, mais, et cela est très important, c'est la méthode pour y arriver.

À travers l'égarement qui nous a raidis, à travers les années de confusion, de complexe d'infériorité, de mécanismes répétés avec un excès de simplification et un conformisme répétant les actes des années précédentes avec un attachement plutôt adolescent à une fonction d'autorité, ce qui a sauvé la continuité de notre expérience, c'est la fidélité à notre propre histoire ; c'est ce qui a permis le retour du printemps après l'hiver, c'est ce qui a permis à l'arbre de continuer à pousser. D'un point de vue gnoséologique, méthodologique et pratique, tout est là.

Ce qui arrive à l'Église dans l'histoire du monde se répète de manière analogue dans nos petites circonstances particulières, dans notre éphémère tentative historique : c'est la fidélité à la tradition qui fait de l'Église une présence régénératrice, libératrice du monde. Rien d'autre : la fidélité à sa propre histoire. Il s'agit de la fidélité d'un homme vivant bien sûr, pas d'une sainte nitouche. C'est un fait admis. Ce serait une insulte de nous traiter sans cette base : c'est la fidélité d'un homme vivant, d'un homme qui perçoit les problèmes de son époque, qui applique son intelligence et qui utilise tout, comme un bon père de famille qui tire de son trésor le neuf et l'ancien, comme dit Jésus dans l'Évangile<sup>16</sup>. Qui a peur de ces choses ? Qui les ignore ? Le problème c'est la forme spécifique, c'est l'autoconscience, c'est la personnalité qui tire toute sa nature du fait chrétien et qui assume donc sa tâche dans la fidélité à son histoire, la fidélité à l'histoire de notre expérience : c'est là l'expression synthétique la plus complète de la saine méthodologie tant du point de vue gnoséologique, du fondement de la connaissance, que du point de vue de l'attitude pratique. C'est ce qui nous a sauvés.

Et ainsi, de manière presque inattendue, il y a eu un changement ces deux dernières années (en fait quatre ans depuis 68, mais depuis deux ou trois ans déjà la situation était grave pour GS : l'efficacité, l'absence de développement culturel, etc.). Qui parmi nous ne perçoit pas la distance avec ces accusations (l'accusation de ne pas vouloir agir sur le monde, de ne pas participer aux problèmes du monde) malgré le fait que nous nous sentons encore perdus et confus pour tant d'aspects ? J'y pensais l'autre jour en lisant le schéma de l'activité culturelle de notre groupe d'universitaires à Cagliari. J'étais ému parce que je pensais : quand est née cette réalité ? C'est comme un miracle ! C'est le miracle qui a fleuri sur l'activité de ces deux années. Dans la précarité de leur situation, avec l'aide sporadique et fragmentaire qu'ils reçoivent, quelle adéquation, quelle richesse d'horizon, je dirais presque : quel défi présomptueux ! Nous devons vraiment et simplement continuer dans la fidélité à notre histoire, à notre expérience en tant que matrice de notre engagement culturel et politique.

C'est seulement dans notre propre mémoire que nous trouvons l'*humus*, la substance et le visage de notre présence, et donc la capacité de collaboration que notre présence offre au monde ! Dans la mesure où nous

<sup>16</sup> Cf. Mt 12, 35.

sommes mémoire, dans la mesure où le sens du Mystère et le sens de l'autorité sont vraiment les deux facteurs décisifs (le premier au niveau idéal, conceptuel, de conscience, le second au niveau de la méthodologie pratique, concrète), dans la mesure où nous serons cette mémoire, nous deviendrons vraiment des pères de famille, de la famille du monde, qui puisent de leur trésor du neuf et de l'ancien : pas un cheveu sur la tête du monde, ni le lys des champs, ni la petite fleur des prés ne nous échapperont ; comme ils n'échappaient pas aux yeux du Christ. Mais il ne faut pas oublier que nous devons vaincre l'immaturation, cette raideur qui nous fige comme dans un schéma congelé. N'oubliez pas que la chaleur qui fait fondre la glace n'est pas l'activisme mais la conversion dans toutes ses dimensions.

« Communion et Libération » est certainement la formule qui définit globalement le développement et la dernière étape de notre histoire : il faut bien comprendre ces mots « communion » et « libération » car ce n'est pas encore le cas. Pour la plupart d'entre nous, cette compréhension est vraiment embryonnaire : je ne parle pas des travailleurs qui n'ont fait que l'école primaire, mais des professeurs d'université. Pour nous cette compréhension est encore embryonnaire ; elle est encore teintée du moralisme, de l'activisme ou de l'esthétique prédominants.

Notre vrai problème c'est de sortir de l'immaturation. J'espère qu'au moins quelqu'un parmi vous a pensé à l'introduction du livre brun<sup>17</sup>. Car, je le dis entre parenthèses, en pensant particulièrement aux « scribes » et aux « pharisiens » de notre peuple de Dieu, ceux à qui il a été le plus donné, ceux à qui a été donné le charisme, la possibilité en temps, de mener l'enquête, de cultiver l'intérêt et l'expression culturelle : je ne sais pas si nos textes constituent leur matrice ! La méthode c'est de toute manière la fidélité à l'expérience. Je ne sais pas si quelqu'un se souvient que l'introduction de ce livre disait que le christianisme ne se propage pas par notre action mais par la grâce de Dieu. Alors sortir de l'immaturation, mûrir, est une grâce de l'Esprit en nous. Ne l'oublions pas ! L'Esprit Saint est descendu lorsqu'ils étaient réunis au Cénacle, là où ils étaient tous réunis. L'Esprit descend sur notre communion. Par conséquent, l'implantation, par exemple, est le résultat de l'expression culturelle, mais auparavant, au moins comme tendance, c'est la prémisses de l'expression culturelle. En fait, la maturité s'exprime en nous comme une tendance profonde, une passion pour que l'Église de Dieu vive de manière visible là où nous nous trouvons, et donc que se construise la communion chrétienne partout où nous nous trouvons : pour que cette « nouvelle personne », cette « personne unifiée », comme dit saint Paul<sup>18</sup>, « en qui il n'y a plus l'homme et la femme, il n'y a plus ni grec ni barbare », ni droite ni gauche (« vous tous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus »), pour que cette personne fasse le bien du quartier, de l'université, du travail, de la paroisse ; qu'elle fasse le bien du monde. Une présence incarnée !

La logique de l'incarnation, c'est-à-dire la logique de la mission, se réalise entièrement en nous ; car l'incarnation dans le monde, dans le sens d'un intérêt et d'une aide pour les problèmes du monde, d'une collaboration réelle au choc vers l'authenticité que le monde vit, n'est qu'un halo de lumière, n'est qu'une conséquence inévitable de ces problèmes, des exigences mondaines, de la chair et des os, du monde, de la vie vécue comme une communauté chrétienne convertie, traduite en termes de foi. L'incarnation ce n'est pas aller s'intéresser aux syndicats, aux usines ou à l'université. L'incarnation, c'est-à-dire la mission, c'est vivre l'université, l'usine, etc. comme communion. Ce n'est pas s'intéresser à ces problèmes culturels, pratiques ou sociopolitiques, mais c'est vivre toute notre humanité comme communion.

En résumé, à travers tous ses tremblements de terre, le monde est l'instrument que Dieu utilise pour rappeler les hommes à l'authenticité et à la vérité de leur vie ; tout particulièrement les chrétiens car ils sont comme les sentinelles du monde. Authenticité, exigence d'authenticité : c'est la valeur qui était au cœur de la révolution culturelle (pensons par exemple à notre présence au sein de l'Église : comprenez-vous que l'on nous traite de contestataires ? Jusqu'à un certain point, pour les autres, nous faisons partie du phénomène de 68 : nous sommes des contestataires. En fait, c'est un désir d'authenticité qui nous pousse dans les paroisses ou les diocèses !). Mais on a recherché cette authenticité en niant le passé, comme une éruption inattendue : la « nouveauté » était conçue comme une éruption sans liens avec le passé.

Deuxièmement, face à ce qui arrive normalement dans le monde, nous serons un peu perdus, avec un complexe d'infériorité, parce que notre chemin de maturation est long : notre maturité sera complète à la fin de l'Apocalypse. Dans l'histoire de l'Église, quand les chrétiens ne souffraient pas de ce complexe d'infériorité, combien de fois ont-ils vécu l'ambiguïté du monde (de l'Humanisme à nos jours) ? La grâce d'un saint Thomas d'Aquin est une grâce miraculeuse que Dieu accorde au cours de l'histoire selon son bon plaisir. Au fond, en règle générale, nous ne pouvons pas éviter cet égarement. « Le monde se réjouira et vous pleurerez »<sup>19</sup>. C'est le concept de persécution. Notez que, pour nous persécuter, le monde trouve d'excellentes occasions dans notre

<sup>17</sup> Cf. supra, note 10.

<sup>18</sup> Cf. *Gal* 3, 28.

<sup>19</sup> Cf. *Jn* 16, 20.

propre vie. Le monde se scandalise à cause de nous, et d'un point de vue du déclenchement mécanique il a raison. La persécution trouve toujours d'excellents points de départ dans notre comportement et par conséquent nous n'avons même pas la conscience tranquille dans notre égarement. Nous ne pouvons pas dire : « Je suis pur, mais j'ai peur » : dans notre égarement nous devons dire : « Je suis pécheur ».

Dans cet égarement, voici la ligne de démarcation : celui qui reste fidèle à son histoire, à ce qu'il a vu (« Renouvelle, ô Seigneur, la parole par laquelle tu as éveillé mon espérance »), et celui qui, impatient comme le Judas de la chanson, et parce que la promesse ne correspond pas à l'urgence telle qu'elle est perçue dans le présent, emprunte au monde ce qui le satisfait et lui donne l'impression d'être digne de vivre, il emprunte au monde la signification de sa vie, il emprunte au monde la signification de l'histoire ; s'il garde l'ancien, s'il garde la foi, c'est de manière eschatologique, comme un point éloigné, anticipé par des gestes étranges (les prêtres à l'église, la religion des sacrements). Sur le plan de l'action, l'énergie du fait chrétien se réduit à un : « Sois bon, intéresse-toi au monde », à un avertissement d'engagement, à un moralisme et c'est tout. Alors que face à l'égarement, celui qui reste fidèle à sa propre histoire connaîtra une période plus ou moins longue de martyre, pendant laquelle il comprendra qu'il devrait agir mais il ne sait pas quoi faire et, par conséquent, d'un côté le monde se moque de lui, lui donne des coups de pied et de l'autre côté, intérieurement, il doute de sa foi et il doit donc combattre sur tous les fronts. C'est vraiment une épreuve. Il en sera toujours plus ou moins ainsi, à moins que nous nous retirions comme des saintes nitouches autour du clocher ou dans les groupes de communion en fonction de l'immaturation que j'ai mentionnée.

Il est donc extrêmement important d'éliminer l'immaturation chez celui dont le critère est la fidélité à sa propre expérience, à sa propre histoire. Toutes les difficultés que nous rencontrons à percevoir de manière unitaire le problème de Communion et Libération dans les usines, à l'université, dans le groupe paroissial ou le groupe des familles n'est rien d'autre que de l'immaturation ! Car la personne est une (c'est l'autoconscience) et le fait chrétien est un. Cela ne signifie pas pour autant que je choisis la paroisse. C'est Dieu qui choisit pour toi : pour le travail ou l'université c'est la même chose que pour la paroisse ! Quand tu rentres chez toi, après le travail, après avoir lutté dans les syndicats, c'est un autre milieu et, dans la mesure de l'énergie et du temps qui te restent, tu dois vivre, là aussi, le mystère de la communion.

Immaturation. De l'autre côté, ceux qui brisent le lien de fidélité à la tradition et qui mettent leur espérance sur les chars, les chevaux et sur le pacte avec les Égyptiens (comme disait le prophète ; ils ne disent pas qu'ils rompent le pacte avec Yahvé, mais c'est le cas s'ils font alliance avec les Égyptiens, et Dieu le leur dit ; cf. *Isaïe* chap. 1 et 30-31), ceux-là épousent l'activisme, l'efficacité immédiate. Y a-t-il un critère plus mondain que celui-ci ? « Des faux prophètes surgiront nombreux et abuseront bien des gens. Par suite de l'iniquité croissante, l'amour se refroidira chez le grand nombre »<sup>20</sup>. Qu'est-ce que cet amour ? La foi dans le Christ, adhérer au Christ avec sa propre vie, reconnaître le Christ et par conséquent reconnaître la communion. Voilà ce qu'est l'amour (*caritas*). Comme les autres font des choses plus grandes, on méconnaîtra la communion pour se jeter dans l'efficacité ; d'où l'impossibilité de traduire le fait chrétien, la foi, en termes culturels, comme expression culturelle et par conséquent on soustrait complètement sa collaboration à l'œuvre de Dieu dans le monde, on laisse totalement faire l'Esprit Saint, en se désintéressant de faire demeurer son Église dans l'histoire ; en somme, on ne collabore pas à la traduction de l'Église dans le monde. Comme si l'on disait : l'Église est indéfectible parce qu'il y a l'Esprit Saint ; même si je ne m'y intéresse plus, elle continue quand même.

Les deux points essentiels émergent bien dans la fidélité à sa propre histoire. Le premier, culturel : l'incidence du Mystère dans la manière de concevoir, d'analyser, de théoriser, l'incidence méthodologique du Mystère dans l'orientation culturelle. C'est le point important, c'est notre immaturation parce que notre méthodologie est encore celle du monde dans son expression culturelle (et elle aura toujours tendance à l'être). Mais le Mystère n'est pas « le mystère » ; « Dieu » c'est le Christ et l'Église. Donc le point important c'est la communauté chrétienne, le mystère du pacte, de la communion en tant que facteur déterminant méthodologiquement notre manière de penser, notre culture. De l'autre côté, l'autre point important, la pierre d'achoppement c'est notre amour propre. La première difficulté c'est la *metanoia* en tant que culture, la seconde difficulté c'est la *metanoia* en tant que morale, c'est-à-dire rabaisser son amour propre pour reconnaître l'autorité, la fonction de l'autorité.

<sup>20</sup> Cf. *Mt* 24, 11-12.